

Résidence au CCRI John Smith de Ouidah au Bénin du 4 au 18 janvier 2022 Compte rendu & perspectives

Cela fait longtemps déjà que l'Afrique me tourne dans la tête. Mon père, marin de commerce abordait souvent les côtes africaines et, gamin je recevais des cartes postales des ports de Libreville, de Cotonou, de Conakry ou du Cap. On appelait alors ce continent *Afrique noire*, cela ne se dit plus. Je n'associais pas alors cet adjectif à la couleur de la peau des africains que je n'avais jamais vus mais au mystère de cette couleur hautement spirituelle. Soulages peint en noir, et ce noir magnifie la lumière.

Puis étudiant aux Beaux-Arts j'ai étudié les Arts premiers. Mes professeurs m'enseignèrent *Les demoiselles d'Avignon* en m'expliquant comment le masque africain avait été le précurseur du cubisme chez Picasso ; par un tour de passe-passe, cotés et face se chevauchent pour concentrer l'expression d'un visage.

Les collections d'Arts premiers sont rassemblées dans des musées d'ethnographie, héritage de la période coloniale. Ces collections d'Afrique sont séparées des Beaux-Arts, comme le sont d'ailleurs les collections d'arts & traditions populaires. J'ai grandi à la campagne, et cela m'amuse de voir comment y sont exposés haches, charrues et anciens objets de mon quotidien. Séparés de leur contexte ils acquièrent une valeur que je n'avais pas soupçonnée tout en perdant leur origine. Ils perdent leur usage, deviennent sujet d'étude. Ils ne signifient plus grand chose et j'imagine qu'un nigérien visitant le musée de la Porte Dorée, ancien musée des colonies à Paris, a ressenti la même perplexité devant une vitrine protégeant un masque Dan. Une forme belle certes, mais n'ayant plus aucun sens.

L'art visuel en occident est essentiellement rétinien. C'est une évidence. C'est à dire qu'il est fondé sur la *mimesis* ou la ressemblance, et amplifié par la perspective. Depuis la Renaissance les écoles italiennes et flamandes ont nourri notre univers perspectif jusqu'à l'invention de la photographie au XIX^e siècle. L'ethnocentrisme aidant, l'occident a érigé cette façon de voir en dogme universel. Nous croyons ce que nous voyons !

Pourtant en voyageant, j'ai découvert d'autres univers perspectifs, tout aussi efficaces et pourtant très différents de celui de l'occident. L'anthropologue français Philippe Descola a longuement décrit cet univers cognitif occidental naturaliste. Il en a aussi proposé trois autres : l'animisme, le totémisme et enfin l'analo-

gisme. Hans Belting de son côté a montré comment la découverte de la perspective par le persan Alhazen avait engendré en occident la peinture naturaliste et la photographie alors qu'en Asie centrale ses découvertes ont débouché sur un univers perspectif mathématique dont Samarcande est un des plus beaux exemples. Ainsi ce qui m'intéresse en voyage, en tant qu'artiste plasticien, c'est bien plus les conditions de création d'une forme, que la forme elle-même.

Au Bénin, il fait chaud. La température extérieure atteint parfois les 37° C. Il n'y a alors plus de différence entre l'intérieur et l'extérieur du corps. On ressent physiquement, comme l'écrit Tim Ingold, que les limites du corps ne s'arrêtent pas à la peau. En Afrique je vois et je bois de tout mon corps. Je suis persuadé ainsi que la distanciation propre aux arts occidentaux est due aux conditions climatiques. Le vêtement protège physiquement mais aussi psychiquement l'artiste.

C'est l'invention du papier et des techniques d'imprimerie en Asie puis en Europe, qui ont garanti le succès de la représentation iconique et c'est la pratique de la sculpture sur bois et de la vannerie en Afrique, en Océanie qui a permis de représenter une forme sans lui ressembler. Ainsi des représentations abstraites sont bien plus parlantes qu'une photographie. L'artiste a su saisir le mouvement qui est bien plus significatif que la forme elle-même.

En fait, tout se passe comme si la forme originelle existait déjà dans le bois, le travail du sculpteur consistant à la découvrir par enlèvement de copeaux. Le modèle, humain ou animal, n'est qu'une représentation de la forme originelle cachée dans le bois. Comme par une sorte de retournement, ce n'est pas la sculpture qui ressemble au modèle mais le modèle qui ressemble à la sculpture. C'est alors que surgit la forme émergente.



C'est ainsi que j'abordais l'Afrique, curieux des masques et des mythes. Par un heureux hasard, je fais la connaissance l'été dernier de Pascal Paradou. Journaliste à RFI, il vient de couvrir l'inauguration en juin dernier du premier CCRI (Centre Culturel de Rencontre International) d'Afrique à Ouidah au Bénin. Après qu'il ait visité mon atelier je lui fais part de mon envie d'Afrique. Il me met alors en relation avec Janvier Nougloï, directeur du CCRI et nous convenons d'une visite au Bénin, pour la fête du Vodoun le 10 janvier 2022.

Dans l'avion, je voyage avec Catherine Dan qui me confie 23 kg de livres pour la librairie du CCRI. Catherine est l'ancienne directrice de la Chartreuse de Ville-neuve lez Avignon et la présidente de l'association française des amis du CCRI. Elle a contribué à la création du CCRI et m'explique la genèse du projet. En vol, je regarde le dernier James Bond, Daniel Craig meurt à la fin, cela me laisse perplexe. Mais comment vont-ils faire pour le prochain ? Rossila Goussanou nous rejoint à l'embarquement, elle a un doctorat d'anthropologie qu'elle a fait après son diplôme d'architecture à Nantes. C'est une franco-béninoise pleine d'énergie. Nous arrivons à Cotonou après 6 heures de vol. Il fait chaud, je montre mon certificat anti-covid au poste de police et enlève ma veste car il fait vraiment chaud. Nous sommes accueillis par Janvier Nougloï, le directeur du CCRI et par Ayoub et Adrien, les chauffeurs. Les voitures se faufilent entre les mobylettes

pour arriver une heure plus tard à notre résidence à Ouidah. Nous sommes logés chez le colonel dans une maison au jardin luxuriant. Après une bonne nuit de sommeil, petit déjeuner : citronnelle en guise de thé, jus d'ananas et omelette.



Ayouba, notre chauffeur

Notre chauffeur Ayouba nous conduit au CCRI en face de la Mairie de Ouidah et Janvier nous fait visiter les bâtiments et nous présente son équipe. Puis nous prenons la voiture pour visiter le lac Nokoué et ses cités lacustres. Accompagnés d'un guide nous montons sur une barque en bois, effilée et très belle. Heureusement elle est couverte d'un vélum blanc pour faire un peu d'ombre. La lumière extrêmement blanche estompe tous les reliefs. Je sors mon appareil photo pour faire quelques clichés. Je ne suis pas habitué à cette lumière si dure, mon appareil photo non plus. Il me faut faire maints réglages avant de pouvoir sortir une image correcte. Mon guide Corneille Ahissou m'autorise à le photographier, mais sa peau noire imprime trop la pellicule si

bien que l'on ne voit aucun détail. Je surexpose donc. Je comprendrai plus tard que les appareils photos sont réglés d'usine pour saisir les peaux caucasiennes ou asiatiques, une lecture approfondie du manuel m'apprendra le soir venu qu'il faut régler la plage dynamique et passer de DR100 à DR200 ou 400 pour aller chercher des détails dans les ombres sans trop éclaircir les zones claires. Le lac est couvert de jacinthes d'eau en fleur. Ces fleurs mauves sont envahissantes

Notre guide Corneille Ahissou à la cité lacustre de Nokoué



et belles. Puis de retour sur le quai, nous sommes rejoints par Geoffroy Jourdain. Geoffroy est un musicien, plus exactement chef de chœur, fondateur et directeur musical de *Les Cris de Paris*. Il est ici afin de faire des recherches sur les chants vodoun, comme je le fais moi-même sur les masques. Au cours de mon séjour je visiterai plusieurs de ces lacs lagunaires. Ces lacs d'eaux saumâtres bordées de mangroves se répartissent tout le long du Golfe de Guinée, et j'ai lu qu'à la saison des pluies on pouvait autrefois longer l'intérieur de la côte en pirogue du Ghana jusqu'au Nigéria.



Arnaud Badé devant la sculpture du devin par Cyprien Tokoudagba

L'après-midi accompagné de Guy nous allons visiter, Catherine, Geoffroy et moi-même la forêt sacrée de Kpasé. Notre guide Arnaud Badé n'a qu'un bras, le gauche. J'imagine qu'il a perdu son autre bras droit dans un des nombreux accidents de motocyclette. J'en ai vu deux ou trois sur la route, on me dit que ces accidents sont très courants au Bénin. Nous découvrons, outre l'histoire de cette forêt, dont seule cette partie est autorisée aux non-initiés, les sculptures en béton de Cyprien Tokoudagba. Ces chimères, hommes à tête d'animaux, sont pour Descola la caractéristique des sociétés analogistes. Une des autres caractéristiques de ces sociétés étant aussi la pratique de la divination : ici le Fa. Arnaud nous présente enfin l'Iroko vodoun. C'est un arbre sacré ceint d'un pagne blanc. Il convient de poser sa main gauche sur son tronc et de faire un vœu.

Le lendemain matin j'assiste à ma première leçon de Fa. Le Fa, est une géomanie associée au Vodoun. Son origine remonte à l'Égypte ancienne. Après avoir remonté le Nil, elle a été colportée par les Yoruba jusqu'à la cité d'Ifé dans l'actuel Nigeria. Les anciens rois du Dahomey l'ont adoptée au XVII^e siècle et elle est pratiquée dans tout le centre et le sud du Bénin par les Fons et les Yorubas. Le Fa est aussi une divinité présidant au destin de l'homme en lui enseignant ses liens profonds avec la nature par l'intermédiaire de contes et d'allégories. Il est constitué de 16 signes et de 256 combinaisons. On consulte le Bokonon ou prêtre du Fa lors de grands événements : naissances, mariages, examens, décès... Plus qu'un système divinatoire le Fa est une religion puisque la traduction du mot Fa en Yoruba est amour. Catherine fait remarquer que cela ressemble au Yi-King chinois. Notre cours ne durera qu'une matinée, c'est une brève et néanmoins intéressante introduction. Beaucoup de choses que je verrai par la suite pourront être expliquées par le prisme du Fa qui semble être un élément constitutif de la société béninoise.

Le sculpteur Gilbert Savi à Ouidah



Puis nous allons visiter l'atelier du sculpteur Gilbert Savi. Nous arrivons à son atelier dominé par un porche sur lequel est marqué : *centre de sculpture chez Savi*. La cour est occupée par deux apprentis sculptant des éléphants et des petites statuette. Monsieur Savi, très débonnaire, nous fait visiter son atelier rempli de sculptures. Ses deux assistants travaillent accroupis sur le sol. J'aime beaucoup cette façon de travailler sur le sol, car cela permet de tenir le bois avec les pieds pendant qu'on le sculpte. Je suis très curieux des bois qu'ils emploient et de leurs techniques de façonnage. Nous exerçons le même métier et j'aime beaucoup cette proximité. J'apprends que les apprentis passent de 5 à 8 ans ici avant de se mettre à leur compte. Monsieur Savi est aussi pasteur, c'est pourquoi il y a un temple derrière sa maison et pourquoi également il y a plusieurs représentations de la vierge dans son atelier. Il fait aussi pousser des arbres derrière sa maison, pour s'approvisionner plus facilement.

Après le repas visite de la fondation Zinsou. La famille Zinsou communique très bien car en France tout le monde m'a conseillé de visiter sa fondation. Elle est logée dans la villa Ajavon, un magnifique exemple d'architecture afro-brésilienne, spacieux et ventilé. L'espace est occupé par les œuvres de Aïcha Snoussi. Son exposition se déploie autour de la civilisation *Tchechs*, un exercice de mystification comme seul l'art contemporain sait le faire. L'accrochage est parfait ! Un modèle du genre ! Je suis même étonné du décalage entre cette exposition qui pourrait être parisienne et les rues chaudes de Ouidah.



Cérémonie vodoun par le couvent Gambada au soir du 9 janvier sur la place des enchères

Le lendemain, visite du couvent vodoun Gambada. Nous sommes le 9 janvier et nous assistons à une cérémonie d'ouverture de cette longue fête du Vodoun qui a lieu tous les ans le 10 janvier. Tour à tour sont abattus un boeuf, une chèvre et une poule aux sons des tambours. L'alcool, les chants, les danses, tout se mélange dans une sorte de transe. Je suis abasourdi, on m'autorise à prendre des images. Des statuette de bois sont recouvertes de sang, de pigments bleus et d'huiles rouges. Les noix sont jetées au sol et annoncent si la divinité est satisfaite ou non. Cela dépasse l'entendement, c'est une performance magnifique qui semble sortie des âges. J'ai une longue conversation avec les représentants de la délégation martiniquaise. En tant que descendants d'esclaves, ayant probablement transités par Ouidah, ils et elles me disent vivre cette cérémonie avec beaucoup plus d'intensité que je ne pourrais la vivre moi-même. Ils et elles la ressentent dans leur chair alors que de mon côté je ne fais que prendre des photos. Je suis interloqué par cette remarque. Je comprends alors tout le désarroi de ces millions d'esclaves arrachés à leur terre et l'émotion de leurs descendants redécouvrant ici leurs racines. Mes recherches esthétiques et plastiques sont tellement futiles comparées aux drames subis par leurs ancêtres.

Nous visiterons ainsi plusieurs couvents vodoun : Gambada, Tron, et d'autres dont je ne me souviens plus du nom. Il y a de nombreux couvents, chacun consacré à une divinité différente. Je compare ces différentes communautés aux congrégations chez les catholiques qui bien qu'adorant le même Dieu obéissent à différents ordres. Les divinités sont diverses mais le rituel est un peu toujours le même. Nous rencontrons le pontife Daagbo Hounon. On entre dans une concession délimitée par une clôture et un portail, on va saluer le maître des lieux qui nous accueille solennellement, au-dessus de lui ou dans une pièce attenante sont représentés ses ancêtres peints sur les murs pour les plus anciens et photographiés pour les plus récents, dans la cour trône le Legba, sorte de divinité *messagère* entre les morts et les vivants, représentée par une forme d'autel recouvert de farine et d'huile au milieu duquel on peut apercevoir quelques objets statuette ou poteries, puis enfin le saint des saints, une case où toute photo

est interdite et où l'on ne vous autorise à entrer que si vous vous êtes abstenus de relation sexuelle les vingt-quatre heures précédant ; ici enfin on vous conseille de vous prosterner et de laisser une obole à la divinité afin qu'elle vous protège. On boit ensuite une sucrerie (un soda) suivi d'un alcool fort. Comme je ne bois jamais on m'autorise à simplement tremper mes lèvres dans le verre.

Les différents couvents sont concurrents et semblent se livrer à une saine émulation afin de recruter plus de fidèles. Dans un couvent on apprend la divination Fa mais aussi l'herboristerie : Pierre Verger¹ a recensé 3500 plantes utilisées dans 447 recettes et formules incantatoires utilisées dans les prescriptions médicales et divers « travaux » magiques. On y apprend aussi les mathématiques et j'ai pu observer sur des tableaux noirs des formules laissant penser que des cours de mathématique étaient donnés à des élèves en cours du soir. Je prends conscience que le vodoun n'a rien d'un charlatanisme. Au contraire, c'est une religion au sens étymologique, c'est à dire qui relie les hommes à Dieu, quel que soit le nom que l'on puisse lui donner par ailleurs, et qui structure la société en enseignant le respect et la bienveillance envers autrui.



Germain Dosoubete, forgeron à Ouidah

J'ai souhaité rencontrer un forgeron, pour acquérir des ciseaux à bois. J'aime ramener de mes voyages des outils traditionnels afin de les utiliser en France pour me rendre compte de leur efficacité. Guy, toujours lui, m'accompagne chez Germain Dosoubete. Devant son atelier est fiché un énorme autel consacré à Gu. Ce Legba est constitué de divers objets recouverts d'une quantité incroyable d'un mélange de farine de maïs et d'huile de palme. On m'explique que ce Legba a plus d'une centaine d'années. Chaque matin de travail, monsieur Dosoubete le forgeron, a l'obligation d'honorer la divinité. Il ne peut parler à personne avant cela. On m'explique aussi en riant qu'il n'a pas le droit de faire l'amour à sa femme la veille d'une journée de travail et que comme il travaille beaucoup il n'a pas beaucoup d'enfants. Le forgeron et ses

apprentis travaillent assis par terre. Un soufflet primitif crache de l'air dans un foyer noyé dans le sol. Je n'ai jamais vu technique plus primitive et j'ai beaucoup de respect et d'admiration pour ces hommes. Son atelier et sa technique semblent millénaires ainsi que les objets qui sortent de ses mains. Les conservateurs de musée ont tendance à dire qu'il est difficile de dater un objet africain, cela n'a à mon sens pas d'importance car ici il y a de fortes chances que les objets sortis de cet atelier, passé ou présent, soient les mêmes ; des œuvres éphémères mais une technique immuable.

¹ Jérôme SOUTY, Comme un seul homme. Pierre Fátumbí Verger, *in Homme*, 1998, n° 147 pp. 221-236



Guy Aguidissou da Costa à Ouidah

est marqué : *Chapelle Jean-Baptiste* , sur le fronton de droite : *Couvent* (vodoun). La chapelle de gauche que j'ai pu visiter contient un autel sur lequel sont posées des représentations de la Vierge datant du XVIII^e siècle et dont se servaient ses ancêtres portugais pour évangéliser l'ancien Dahomey tandis que derrière la porte de droite se cachent des masques vodoun visibles une seule fois par an en février. La concession Aguidissou da Costa est à l'image de la société béninoise où se côtoient deux pôles dans un tournoiement semblable à un Ouroboros symbole de dualité et d'unité.



Cette première semaine à Ouidah dans le feu du soleil et des tambours vodoun fut riche d'émotions. J'ai bizarrement la même sensation qu'en Asie. Descola qualifie ces deux cosmogonies d'analogiques, caractérisées par les chimères et la divination. Ici et là on respecte et honore les anciens, on attribue beaucoup de crédits aux signes du destin, on consulte les devins, on vénère les vieux arbres.



Sébastien Boko, artiste à Cotonou

Christophe Doucet

Il est maintenant temps d'aller visiter les artistes contemporains. Nous commençons notre tournée par Cotonou. Rendez-vous est pris avec Marcel Kpoho et Daniel Abidjo. Marcel fait des sculptures en pneu de voitures ou de motobylettes. Il découpe le caoutchouc des pneumatiques pour faire des masques ou des sculptures. Pour avoir travaillé avec ce matériau je connais la difficulté de son approche et son manque de malléabilité qui va de pair avec sa force expressive. Daniel est un jeune historien de l'art qui connaît bien la scène artistique béninoise. Ils sont accompagnés de Vanessa Manta, une peintre pratiquant la métempsychose. Pendant la journée ils nous amèneront visiter les ateliers de plusieurs sculpteurs ou peintres dont Sébastien Boko, Emerick Boby, Marius Dansou et Cyrus d'Hyzo. Comme en France, ce n'est pas facile de vivre de son art au Bénin. Ceux qui s'en sortent le mieux sont ceux qui vendent en Europe ou qui sont mariés à une occidentale. Certains de ces artistes ont une approche vraiment personnelle tandis que d'autres s'approprient des recettes économiquement viables. Rien de mal à cela, tout artiste commence par copier ses aînés pour peu à peu construire un travail personnel.



Damien Akati, artiste à Abomey

Seconde journée consacrée aux artistes d'Abomey. Abomey ville royale jusqu'à la colonisation a accueilli par tradition de nombreux artistes auxquels les rois passaient commande. L'artisanat y était florissant et de nombreux artistes contemporains sont les héritiers de ces anciens maîtres. De génération en génération se transmettent savoir-faire et atelier. J'ai pu ainsi visiter les ateliers d'Élise Tokoudagba, fille du très célèbre Cyprien Tokoudagba, qui a entre autres réalisé les sculptures de la forêt sacrée de Kapsé. Saturnin Eunock Donvide dont les ancêtres ont sculpté plusieurs trônes royaux. Le forgeron Damien Akati qui crée et réalise des sceptres et des ornements funéraires et enfin Modeste Affama. Ces artistes sont solidaires et bien organisés. Ils travaillent et montrent leurs œuvres dans l'ancien palais du roi Akaba. Dominique Zinkpè, sculpteur reconnu au Bénin et dans le monde, a créé le *lieu Unik* d'Abomey, un espace dévolu à l'éducation et à la création artistique contemporaine.

Troisième journée à Porto-Novo accompagné de Marcel et Daniel. Visite du *Centre de culture Akanga* dirigé par l'historien Dieudonné Gnamankou, de la galerie d'art *Case nomade* cofondée par Karimi Chouyouti, de la *Grande place* lieu de médiation culturelle fondé par Rafiy Okefolahan où j'ai pu voir l'artiste en résidence Falhona Kémi Ogoun. La jeune scène artistique me semble pleine de vitalité. De nombreuses passerelles sont construites avec la France et l'Europe. Les artistes sont invités régulièrement en France, cependant les visas sont difficilement accordés, ce qui est dommage. La consécration pour ces artistes est une invitation à l'Institut culturel français de Cotonou ou de Parakou, je me demande alors qui, à l'IF prend la responsabilité de choisir les artistes et selon quels critères ? Faut-il pour faire carrière en France être adoubé par l'ambassade de France au Bénin ?

Visite enfin à Abomey-Calavy de l'atelier du célèbre sculpteur et peintre Dominique Zinkpè. Dominique fait réaliser des statuettes (inspirées par les statuettes de jumeaux du rite vaudou) qu'il assemble dans de grandes compositions. Son atelier est magnifique et occupé par une dizaine d'assistants. En plus de son travail d'artiste Dominique est très impliqué dans le développement de la scène artistique béninoise. Il a fondé le *lieu Unik* à Abomey et une galerie d'art à Abomey-Calavy.





Une sculpture de Georg Baselitz

De retour à Paris à 6 heures du matin j'ai froid. Le chaud et le froid ont beau tremper l'acier, je n'aime pas cela. En attendant mon train pour Dax qui ne part que dans l'après-midi je vais me réfugier au Centre Georges Pompidou où sont exposées les peintures et les sculptures de Georg Baselitz. Baselitz peintre majeur allemand est un grand collectionneur d'art africain et s'en inspire pour la réalisation de ses sculptures. Dans le musée je me sens comme chez moi et devant les œuvres du peintre je comprends que l'on peut copier sans vergogne. Ses œuvres sont puissantes et il n'y a que cela qui compte. On a parfois des scrupules à s'inspirer des arts premiers africains ou amérindiens comme s'il y avait des artistes autorisés de par leur origine et d'autres qui seraient des usurpateurs.

Picasso est un usurpateur génial, il a tout compris en un clin d'œil, dans un saut anthropologique du regard. Le saut c'est la force du voyage.



Ouidah et le CCRI ont de nombreux atouts.

Sa situation géographique, son histoire, ses bâtiments, sa traditions vodoun font de Ouidah un pôle touristique au grand potentiel. En matière d'art visuel les tâches sont à première vue bien réparties : la fondation Zinsou présente un art contemporain international, le futur fort portugais exposera dès son ouverture des œuvres historiques et patrimoniales tandis que le CCRI peut se donner pour mission d'accueillir la scène béninoise contemporaine et des résidences de jeunes plasticiens. Il y a peu ou pas d'artistes contemporains à Ouidah et il serait dommage qu'à l'avenir les visiteurs ne gardent de cette ville que le souvenir de la traite négrière et d'un folklore vaudou. Les artistes contemporains peuvent à Ouidah transformer la donne en puisant dans ce terreau symbolique. Les arts d'Afrique semblent classés par tribus ou peuples qui produisent des sculptures au style immuable et répertorié par les ethnologues. Or l'histoire nous apprend que ce sont les administrations coloniales anglaise et française qui ont d'une part exacerbé ces différences pour, comme le dit l'adage, *diviser pour mieux régner* et d'autre part figé les styles pour accompagner le marché des antiquités africaines. C'est du rôle des artistes de revitaliser ces styles pour qu'évoluent les formes.

Le CCRI est au cœur de ce processus. Les artistes y trouvent un environnement propice à leur épanouissement. Les propositions que je fais ici sont juste lancées à la va-vite, sous forme de questions ouvertes, elles ne concernent que le domaine des arts plastiques et mon propre point de vue :

Présenter des artistes de la scène culturelle béninoise ?

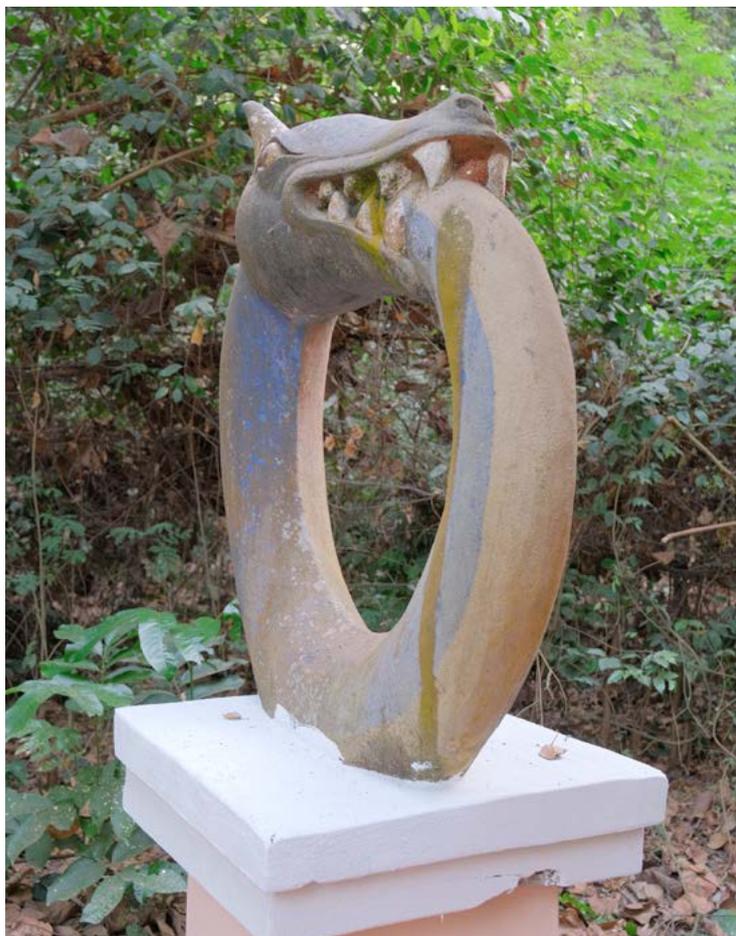
- Un des soucis majeurs de tout artiste est d'acquérir une certaine visibilité qui lui permette une reconnaissance de ses pairs et éventuellement du marché. Ce parcours de légitimité passe par plusieurs jalons dont :
 - les écoles d'arts ;
 - l'institution publique : ministère de la culture, institut culturel français ;
 - les fondations privées : Léridon, Zinsou, la Grande Place, le lieu Unik ...
 - les galeries d'art étrangères ou béninoises ;
 - les journalistes, intellectuels et critiques d'art ;
 - et enfin les collectionneurs.
- Le CCRI peut et doit s'inscrire dans ce parcours de reconnaissance et de légitimité. Il découvre, il rend visible des artistes jeunes ou confirmés. Il a un rôle à jouer dans la mise en valeur de jeunes artistes béninois (et qui ne peut se réduire aux artistes de Ouidah).
- Ce travail de découverte et d'accompagnement n'est pas aisé et l'on est très vite submergé par des demandes d'artistes plus ou moins intéressantes et pas toujours légitimes. C'est pourquoi il est important de :
 - tout d'abord affirmer une ligne éditoriale forte, quitte à en changer par la suite, au fur et à mesure de l'avancement de la situation ;
 - éventuellement, s'accompagner d'un commissaire extérieur qui choisit les artistes suivant la ligne définie ;
 - et enfin avoir un accrochage rigoureux des œuvres.

Initier des échanges avec l'étranger ?

En ce qui me concerne j'aimerais inviter un artiste béninois en France. Cela pourrait être ou bien un artiste confirmé comme Saturnin E. Donvide rencontré à Abomey, ou Marcel Kpoho rencontré à Cotonou ou bien un apprenti sculpteur comme les jeunes rencontrés dans l'atelier de Monsieur Savi. Dans le premier cas, celui de l'artiste confirmé, il convient de prévoir une organisation sérieuse qui s'occuperait de la logistique, du financement de la résidence et de l'exposition. Dans le second cas, celui du jeune apprenti, il suffirait de financer son transport et d'organiser la partie administrative, visa et assurances. L'apprenti m'assisterait dans mon atelier comme un stage d'étude.

Créer sur place à Ouidah ?

Pour ma part j'ai été très impressionné par les cérémonies vodoun et en particulier par l'articulation entre rite et sculpture. Partout dans le monde des hommes se prosternent devant des sculptures en bois. Les églises favorisent ou interdisent ces pratiques. Cela a donné en occident de nombreux schismes opposant iconoclastes à iconodules. Les édifices religieux dans le monde contiennent certaines des plus belles réalisations artistiques. Pour moi ce sont les vrais musées de l'humanité. Un de mes souhaits les plus fous serait, à Ouidah, de réaliser une sculpture qui soit intégrée dans un autel vodum. Ne faisant pas partie du sérail, je sais que cela est difficile. Pourtant c'est là qu'est l'origine de l'art, à la frontière entre profane et sacré.



Ouroboros, sculpture de Cyprien Tokoudagba

Remerciements :

Je suis extrêmement reconnaissant envers Pascal Paradou qui m'a mis en relation avec Janvier Nougloï, et envers le CCRI et toute son équipe : en particulier son directeur Janvier Nougloï, la présidente de l'association des Amis du CCRI, Catherine Dan, Edgard Agbessi administrateur, Ulrich W. Bossou chargé de communication, Guy Aguidissou da Costa qui m'a accompagné dans tous mes déplacements et bien sûr, Ayouba et Adrien les super chauffeurs. Ils ont su m'écouter, ils ont su me guider dans cette première rencontre avec l'Afrique en m'évitant tous les désagréments, et les pièges pour touriste inhérents à ce genre de déplacement.

Taller, le 02/02/2022

Christophe Doucet
1151, route des Gemmeurs
40260 TALLER - France
+33 685 75 17 55
www.christophe-doucet.com